

Dans PRO/P(R)OSE – Un magazine des mots et des (contre-)cultures

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC LILI FRIKH

Par Grégory Rateau

26 Janvier 2025

<https://proprosemagazine.wordpress.com/>

Lili Frikh fait des études de philosophie et oublie. Elle continue dans le vide avec la voix. Rien d'autre. Après *Lalala*, album «CHOC» dans *Le Monde de la Musique* et sa *Peinture sans Peinture Prix de l'élan créateur*, elle sort un premier livre *BLEU/ ciel non compris* avec une préface d'Alain Borer. Suivront *Carnet sans bord*, *Tôle froissée*, à La rumeur libre Éditions et *La vie monstre* à La boucherie littéraire. Hors sol et à bout de souffle, elle enregistre un nouvel album, *Tu t'appelles comment*, Éditions f4, Berlin. Aujourd'hui, elle dit «Moi non», et publie *Un mot sans l'autre*, *Dialogue avec Philippe Bouret*, Éditions Mars-A.

Grégory Rateau : **Vous avez dit lors d'un dialogue avec le poète et psychanalyste Philippe Bouret, *Un mot sans l'autre* : « Écrire est une question de vie ou de mort. » Est-ce que l'écriture vous a sauvé ? Seriez-vous toujours en vie sans cette rage « de dire », de transmettre ?**

Lili Frikh : J'ai dit ça oui. Et il m'a fallu un temps fou pour pouvoir le dire jusqu'au bout. Je n'en pouvais plus de ce que Roland Barthes appelle « La comédie de l'écriture », quelques lignes rares dans «Le grain de la voix ». Je ne savais pas comment j'allais faire. Obligée de planquer ce que je suis, ma façon d'être avec les mots. Ça n'avait plus de sens tout ça pour moi. Et c'est sorti dans ce dialogue qui est un vrai dialogue et une rencontre. Je préfère parler de mots que d'écriture pour répondre à votre question. Parce que les mots sont là d'abord et que ce sont eux qui m'aident à tenir. Je parle c'est pour ça. Pour pas tomber. J'exprime le besoin le plus profond lié au mystère le plus profond. Je sépare pas écrire de parler. C'est arrivé comme ça pour moi les mots, dans le vide, dans une difficulté d'être radical, et sans souci d'inscription. Alors non, sans cette rage, je ne serais plus là.

Grégory Rateau : **À quel moment « l'enfer » ou « le paradis » de l'écriture se sont-ils imposés à vous ?**

Lili Frikh : L'enfer, dès que les mots touchent le papier. Le paradis dès qu'ils prennent le large.

Grégory Rateau : **Lors de vos interventions au Festival Voix vives à Sète, j'ai été immédiatement interpellé quand vous parliez du poids des mots. Vous semblez effectivement les (sou)penser avec soin. Ont-ils une vie autonome ?**

Lili Frikh : Les mots existent. Oui. Avec ce que je mets dedans, la vie et le souffle que j'engage dedans. Faut quelqu'un dedans. Le risque de quelqu'un, la peau. Dans la langue, ils ne pèsent rien . Ils simulent l'adhésion à un support. Dans le vide, ils sont en charge du plus lourd, ils pèsent le silence. Dès mon premier livre, j'ai parlé de ce poids là, du seul poids qui m'importe, du poids à prendre. Combien je pèse docteur ? C'est dans les yeux, le poids des choses. J'oublie les chiffres qui pèsent personne. J'essaye les mots. Je les pèse et je les (sou)pèse avec soin, effectivement. Avec un soin infini.

Grégory Rateau : **Alejandra Pizarnik disait : « La poésie donne du sens à la souffrance. » La souffrance est un puissant moteur pour vous également mais pas seulement, il y a aussi l'amour, le don de soi, je me trompe ?**

Lili Frikh : Non. Vous ne vous trompez pas. La souffrance ne suffit pas. C'est pas elle toute seule qui est à l'origine de l'écriture. Il a fallu que je sois irréparable, que j'ai une blessure ouverte, plus ouverte que grande, pour que j'arrête les mots. Et c'est l'amour qui m'a fait ça, une blessure grande ouverte. Une blessure plus grande que moi. Il m'a fallu les deux pour que je ne puisse plus faire autrement qu'un livre.

Grégory Rateau : **Vous engagez votre corps mais plus que ça, c'est un engagement d'une vie, votre prise de risque est totale. Les Rimbaud, Prevel, Artaud, Van Gogh et bien d'autres, ils ont tout donné dans l'isolement le plus radical. La poésie est-elle cela pour vous, cette quête d'un absolu impossible à atteindre ?**

Lili Frikh : Je préfère parler d'incarnation que de corps. Parce que pour moi Dire c'est incarné. Sans cette liaison vitale entre le mot et la peau, aussi dangereuse que vitale, c'est la vie toute entière qui bascule du côté de l'outil. C'est à ce prix, pas négociable, que c'est la vie et pas le produit d'une intelligence quelconque, artificielle ou pas. Sans cet engagement limite, c'est la vie de personne, la voix de personne, la langue de personne. Une langue objet. Un art objet. Un état de la marchandise...Ma gratitude est là, pas ailleurs, du côté de ceux qui prennent le risque d'être. Même si ça veut dire tout seul avec rien. Je ne sais pas où est la poésie et je n'ai jamais cherché à le savoir. Dès mon premier livre BLEU/ciel non compris, on m'a dit c'est de la poésie. J'ai été étonnée. C'était pas fait exprès. C'était juste pour ne pas mourir. Et en fait c'est ça pour moi la poésie, la seule issue. Sans cette fenêtre la maison est close.

Grégory Rateau : **Une fraternité est-elle néanmoins possible avec les autres par-delà les mots, la rencontre peut-elle encore se faire ?**

Lili Frikh : Sans ce lien profond avec les autres, tout le reste me semble bidon, une arnaque infernale. A commencer par la rencontre et plus encore la culture. A aucun moment je ne quitte l'autre. Et quand je suis, moi aussi, dans l'isolement radical la tête contre les murs, c'est pour le retrouver. Je ne m'éloigne pas. Au contraire, je suis au plus près. Je fais mon sale boulot d'être humain. Poète ou pas, c'est ce sale boulot qui garantit qu'il y a quelqu'un, la présence de quelqu'un. Si la main n'est pas tendue entre les mots, c'est qu'il n'y a plus personne entre les mots. De la grammaire et du papier, pas plus. Et s'il n'y a plus de poète ou d'être humain à cet endroit-là, c'est que les mots sont vides. Inutile de rester donc. La fraternité fait partie de la poésie.

Grégory Rateau : **Loin des poseurs, des fonctionnaires de la culture, des engagements factices, que peut encore la poésie selon vous ?**

Lili Frikh : Qu'est ce que la poésie fait avec les poseurs, les fonctionnaires de la culture et les engagements factices ? C'est la question que moi je pose à notre époque. Là où elle est vraiment, elle peut encore sauver.

Grégory Rateau : **Vous écrivez dites-vous « A voix haute ». Coucher les mots sur le papier n'est-ce pas le risque de les museler, de les enfermer ?**

Lili Frikh : Oui, j'écris avec la voix, à même le vide, à bout de souffle. Les mots tombent là. Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça pour moi. C'est un fait. Je ne contrôle rien. Les mots arrivent ou pas, à leur condition. Je parle de ça dans *Un mot sans l'autre*, de cette différence que j'ai dû

travestir, rendre muette . Quelque chose parle à l'intérieur, qui s'articule d'être en mouvement, de respirer. Le passage de cette voix dans l'espace littéraire a été et reste, une véritable traduction et donc aussi, pour répondre à votre question, une véritable trahison. Le papier fait plus que museler ou enfermer les mots, ils les tuent. Il change leur nature. Il les transforme en données manipulables et il les fait entrer dans un silence de partition, abstrait. Ce ne sont plus des mots mais des signes. Les mots tombent dans le temps, un temps risqué, irréversible...Et pas dans l'espace. À l'école, on apprend que les mots, c'est dans les livres, sur le papier, le contraste du noir sur le blanc. Pas pour moi.

**Grégory Rateau : Dans *Carnet sans bord* à *La Rumeur libre*, vous écrivez : « *Les mots sont sans abri* », « *Ils n'ont pas de domicile fixe* », « *Écrire est une langue de grand départ* », « *Aucune ligne d'arrivée* ». C'est donc dans le geste, le mouvement, dans le voyage en lui-même que se jouent l'aventure de la poésie ?**

Lili Frikh : Si les mots ne viennent pas du dehors de la langue, ils ne font que s'arranger entre eux. Et c'est foutu pour la poésie. L'aventure, je la sens dans l'espace du souffle qui fait entrer l'inconnu dans ce que je dis. S'il n'y a pas l'inconnu dans ce que je dis, je n'écris pas.

**Grégory Rateau : La poésie serait donc ce silence d'avant notre naissance, celui de nos origines avant que la parole et le souffle n'infusent « l'âme » ?**

Lili Frikh : Oui, la poésie me semble liée à un silence bien plus grand que celui du langage, un silence qui dépasse de loin l'innommable ou l'indicible ou le Je-ne-sais-quoi qui croit savoir. Un silence dans lequel on est tous... du microbe à la dernière étoile. Celui qui croit savoir que sait-il ? Entre le savant et l'idiot, je choisis l'idiot pour le poème. Parce que c'est une histoire de proximité, de truc inqualifiable qui ne s'apprend pas dans les livres et qui te jette par dessus bord avec l'alphabet. T'es à la mer avec la poésie. Un mot à la mer dans le « Noir de vivre ».

**Grégory Rateau : « *Échanger votre salive contre une langue de papier* » dites-vous. De l'oralité à une autre forme de parole, avez-vous réussi à réconcilier les deux, du moins à les prolonger sans y perdre l'essentiel, la substantifique essence ?**

Lili Frikh : Je préfère parler d'arrangement que de réconciliation. Convertir sans perte sur le papier relève d'une virtuosité que je n'ai pas et que je ne souhaite pas. Je garde l'essentiel, la voix source, l'oralité profonde de l'écriture, et pas un fake, une oralisation ou une mise en voix . Pas grave pour la perte. C'est de l'amour. Ma plus grande preuve d'amour, hors consentement.

**Grégory Rateau : Ou encore vous dites : « *Tuer les mots par l'écriture, la publication* ». Un sacrifice peut-être nécessaire pour développer votre volonté de puissance, affirmer votre pulsion de vie**

Lili Frikh : Non. Aucun sacrifice n'est requis. Je n'ai à ce jour aucune volonté de puissance et une pulsion de vie approximative. Reste mon goût immodéré de la délivrance.

**Grégory Rateau : Pour finir, j'aimerais vous demander si le poète, l'artiste en général, ne serait pas le vecteur des voix qui l'auraient précédé ?**

Lili Frikh : Je n'ai jamais pris le poète pour un artiste. Même si, de plus en plus, ça y ressemble et même si, souvent, le poète se présente lui-même comme un artisan ou un artiste de la langue. Ce que je ne suis pas. Que chacun soit le poète ou l'artiste qu'il est. C'est tout ce qui m'importe. Vecteur ou pas. Dans la continuité ou pas. Si c'est toi, si c'est bien toi et pas une image, je te

parle, je te rencontre, j'essaye de comprendre, si je ne sens pas. Mais si je sens, j'ai envie de vivre. Et ça , je me fous de ce que c'est, et de comment ça s'appelle.

---

**Une contribution de Grégory Rateau** | Grégory Rateau est un écrivain, scénariste et poète français né en 1984 dans la banlieue parisienne et vivant aujourd'hui en Roumanie où il dirige un média. Il est l'auteur d'un premier roman, *Noir de soleil*, chez Maurice Nadeau (sélectionné au Prix France-Liban et au Prix Ulysse du premier roman 2020) et des deux recueils très plébiscités dont *Imprécations nocturnes* (Prix Amélie Murat et Prix Renée Vivien 2023 et sélectionné au Prix Ganzo Révélation et Découverte du Festival Étonnants Voyageurs). Ses poèmes sont valorisés dans plusieurs anthologies (dont celle du Castor Astral et du *Le Printemps des poètes 2024*) et dans une quarantaine de revues (*Arpa*, *Europe*, *Zone critique*, *Esprit*, *En Attendant Nadeau*, *Les lettres françaises*, *Verso*, *Place de la Sorbonne*, *Points et Contrepoints*, *Le Persil*, *Traversées*, *Pro/p(r)ose Magazine*, *Bleu d'encre...*). Il lit également ses poèmes à la radio, dans les Instituts, les lycées, Les maisons de la poésie et les festivals.